

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'acharnement référendaire

François Bilodeau

Volume 37, numéro 3 (219), juin 1995

Oui ou non

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32306ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1995). L'acharnement référendaire. *Liberté*, 37(3), 90-94.

FRANÇOIS BILODEAU

L'ACHARNEMENT RÉFÉRENDADAIRE

André et Nicole Ferron, les antihéros de *L'Hiver de force**, s'enorgueillissent de débusquer les erreurs grammaticales et typographiques dans les publications de militants politiques et syndicaux : « On est contents quand on trouve une erreur. Ils sont contents qu'on prenne ça au sérieux tant que ça. (Ils pensent qu'on veut les aider ; on veut juste se payer leur tête.) » (p. 62) Déjà, bien avant qu'André n'annonce le début de leur « hiver de force », les personnages de Ducharme se cloîtent et s'attardent sur le contenant plutôt que sur le contenu. Par réaction contre les défenseurs de la sainte cause du peuple du Québec, ils se mettent en marge des marginaux — ou pseudo-marginaux — et se complaisent dans des activités techniques, comme la correction d'épreuves et la lecture encyclopédique, en insistant sur la performance qu'elles exigent d'eux. Lisant *La Flore laurentienne*, ils font un concours où tout est comptabilisé : « C'est chacun son tour. Un lit un chapitre, disons la liste des publications, deux pages, puis passe le volume à l'autre qui doit lire le suivant, disons *Esquisse générale*, vingt pages. On a un fonne noir. Surtout quand c'est l'autre qui se fait attraper. (...) On en a lu un hostie de coup.

* Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*, Paris, Gallimard, 1973.

Sans relâche, sans arrêt, sans cesse et sans rien jusqu'à six heures du matin. (...) En tout cas ils ne pourront pas dire qu'on a lambiné. » (p. 69-70) Et, les jours suivants, ils reprennent leur marathon en corrigeant un manuscrit sur « l'analyse historique hégélienne ».

Contre les formules creuses des artistes et des fonctionnaires de gauche qu'ils côtoient, les Ferron opposent certes leur fierté, mais celle-ci est somme toute pitoyable puisqu'elle s'alimente à même une série de mécanismes répétitifs. Loin de les détourner de la médiocrité ambiante, leur négation les y plonge à jamais en l'exaspérant. En fait, ils incarnent cette médiocrité avec frénésie et obstination. À la fin, Nicole et André ne sont plus qu'une opiniâtreté sans objet, des contenants sans contenu, des statues de sel.

*

Mise de l'avant par le Parti québécois au cours des années soixante-dix, l'idée du référendum pour parvenir à la souveraineté a rapidement acquis ses lettres de noblesse. Exercice hautement démocratique, le référendum nous singularisait dans l'histoire constitutionnelle du Canada. Jamais le peuple n'avait été consulté sur ces questions ; jamais lui avait-on reconnu une souveraineté aussi absolue. Nous avons trouvé l'outil parfait : non seulement il pavait la voie à la souveraineté du Québec, mais aussi il manifestait notre différence et nous grandissait par ses vertus. Du vernis démocratique du référendum nous avons tiré quelque orgueil national. (À moins que ce n'ait été l'inverse : notre fierté a peut-être dicté le choix de l'instrument.) Et dans la défaite, les partisans du OUI se sont consolés à l'idée que le Québec pouvait être fier d'avoir fait cet exercice : après les égarements felquistes, il prouvait hors de tout doute notre

maturité politique et, de surcroît — relents de messianisme peut-être —, il nous persuadait d'avoir donné une leçon de démocratie au Canada anglais.

Quinze ans ont passé depuis le référendum de 1980. Avec le temps, toutes les réalisations qui ont fait notre fierté depuis la Révolution tranquille ont perdu leurs attraits. La réforme de l'éducation, celle de la santé, Hydro-Québec, etc., rien n'a résisté à l'usure, à la contestation, à l'envahissement du discours de la rentabilité et de la restriction — bref, au cours de l'histoire. Nous sommes maintenant désenchantés. Depuis qu'il a été élu premier ministre, Jacques Parizeau ne cesse de répéter que le Québec a « le goût de bouger » et que nous filons à toute allure sur « l'autoroute de la souveraineté ». Parlerait-il tant de mouvement si le Québec poursuivait vraiment sur sa lancée glorieuse de naguère ? Quelque chose s'est brisé, mais les chefs du Parti québécois refusent depuis longtemps de le reconnaître et d'en tenir compte. On maintient le cap. Finie, bien sûr, l'époque des drapeaux, des grands rassemblements, de la ferveur démonstrative. On en conserve toutefois la nostalgie. Que reste-t-il de la grande marche du peuple québécois vers sa libération ? Le Référendum. De lui dépendrait maintenant la suite de notre épopée. Chez les indépendantistes, un simple mécanisme électoral a été élevé au rang du mythe.

Il est curieux, par exemple, que les indépendantistes occultent le référendum fédéral de 1992, comme si rien ne s'était passé. On comprend que les fédéralistes préfèrent ne pas parler de cet épisode ; après tout, les Canadiens ont refusé la proposition constitutionnelle dite de Charlottetown. Mais la victoire du NON n'explique pas totalement le silence du camp fédéraliste sur le référendum de 1992. Il est permis de se demander si le gouvernement canadien n'avait pas dès le départ conçu

l'exercice pour noyer le poisson. Qu'importe le verdict des citoyens, ce référendum a rempli sa mission : mettre fin, prosaïquement, à une agitation qui devenait exténuante, sinon menaçante, pour le Canada. Les conséquences ont été positives pour le camp fédéraliste. Il a servi, entre autres, à fermer le dossier constitutionnel canadien pour un certain temps. Aussi, il a freiné les chefs indépendantistes, qui, rappelons-nous, rêvaient d'en tenir un sur la souveraineté. Ceux-ci ont certes fait campagne pour le NON en 1992, mais sans trop y croire, leur objectif étant plutôt de déblayer le terrain pour l'authentique (et décisif, croient-ils) référendum du peuple québécois. Or, en tenant le sien, le gouvernement fédéral a pour ainsi dire banalisé le recours à cet instrument. Mais rien, jusqu'à présent, n'a pu empêcher les péquistes de magnifier le processus référendaire, ni la défaite de 1980, ni le passage du temps, ni l'appropriation de cet outil par les autorités fédérales à des fins constitutionnelles.

Certes, nous n'en sommes plus à l'attente du Grand Soir. Malgré tout, une forme de pensée magique a subsisté et s'est cristallisée dans l'obsession du référendum. Cautionnés par René Lévesque, qui en 1980 a laissé entrevoir « une prochaine fois », les indépendantistes n'ont pas cessé de vouloir se refaire après avoir perdu une partie. Pour le prochain référendum, répètent-ils, il faut une *question gagnante*, un peu comme le consommateur de la 6/49 s'ingénie à choisir la combinaison qui fera de lui un millionnaire. Hier, nous rêvions du jour où le Québec deviendrait un pays ; aujourd'hui, nous essayons désespérément de susciter l'occasion de nous racheter, nous attendons une deuxième chance qui viendra effacer à jamais les résultats de 1980.

Le joueur s'imagine qu'il domine le jeu, alors que celui-ci l'accapare totalement, le prive de toute initiative

et l'isole de plus en plus dans une monomanie. Persuadé d'être sur la bonne voie et de progresser vers son but, le joueur fait du sur place, ne vit que pour la « prochaine fois » et passe son temps à supputer ses chances. Il n'économise pas son énergie, mais ses efforts portent essentiellement sur le déchiffrement des signes qui lui seraient favorables. Il finit par s'enfermer dans une grille d'interprétation unique, qui limite et fausse sa perspective. Sa vision étant réduite aux gestes qu'il pose en vue du résultat souhaité, il devient vulnérable à tout ce qui se déroule selon un ordre de priorités différent du sien.

Il se pourrait bien que l'obsession référendaire nous éloigne de ce dont elle prétend nous rapprocher. Elle confirme, voire aggrave, l'état de sujétion qu'elle voudrait tant conjurer par ailleurs. Menaud s'épuise encore à battre la campagne, à se battre les flancs, à battre l'air. En pure perte. Comme lui, nous espérons l'affrontement décisif pour nous hisser à un niveau supérieur : « (...) préparons-nous, dans le culte de la supériorité », lit-on en exergue à *L'Hiver de force* sous la plume d'Édouard Montpetit. Mais notre espérance finit tôt ou tard par se transmuier en une mécanique. Nous avons tellement peur de perdre notre objectif de vue et de manquer de vigilance que nous n'osons pas jeter du lest ni quitter la pose. À la longue, notre entêtement devient stérile et nous paralyse. Mais encore là, nous nous entêtons à le nier.